

## LA RECEPTION DIFFERENCIEE DES AUTEURS : CIRCULATION DES IDEES ET EFFET DE CHAMP

L'analyse sociologique de la circulation internationale des idées passe par celle de l'accueil réservé aux auteurs et à leurs oeuvres. Quand celles-ci relèvent des sciences sociales ou des sciences de la culture, comme on disait en Allemagne au "tournant du siècle", il semble pertinent de circonscrire d'abord - et provisoirement - le champ de l'analyse à ces "régions" du champ intellectuel où ces travaux sont recevables, donc susceptibles d'être reçus mais aussi de ne pas l'être, en tout cas de l'être diversement ; autrement dit, où ils peuvent avoir cours, c'est-à-dire prendre de la valeur ou se dévaluer et fluctuer selon des modalités qui sont relatives pour une part aux conditions d'émission, pour une autre part aux conditions de réception, pour une troisième part aux rapports entre ces deux "univers", donc particulièrement à leurs effets d'équivalence ou de disparité sur les échanges qui s'effectuent de l'un à l'autre.

La réflexion sera menée à partir, premièrement, de la comparaison entre l'accueil de Wemer Sombart et celui de Max Weber en France pendant la période qui va de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale, deuxièmement, de la réception/non-réception de Max Weber par la science politique en Allemagne après 1945. Apparemment ce deuxième cas ne correspond pas au problème posé, celui de la circulation internationale des idées. Pourtant s'il est envisagé c'est précisément parce qu'il est riche d'enseignements pour l'analyse de la réception différenciée des auteurs de leurs oeuvres comme effet de champ. Il ne s'agit pas de traiter ces deux exemples comme des énigmes à résoudre - notamment le premier qui présente le plus grand risque d'être ainsi perçu -, mais d'engager une réflexion sur la circulation des idées en

prenant comme point de départ les analyses qu'ont suscitées ou qu'invitent à entreprendre ces deux cas, l'un permettant d'insister sur la nécessité de prendre en compte simultanément le champ de l'émission et le champ de réception ainsi que les rapports de l'un à l'autre, le second offrant plus nettement au regard les "jeux stratégiques" dans lesquels prend sens la réception sélective d'un auteur. Dans un troisième temps, il s'agira de centrer la réflexion sur le "travail social" de diffusion et de réception des idées, en particulier de celui qu'implique l'adoption (ou mieux, la construction) d'un point de vue sur un auteur ou sur tel ou tel de ses écrits, tout en se préoccupant tout particulièrement de ceux qui, si cette désignation ne prêtait pas à rire, pourraient être appelés les "agents de la circulation internationale des idées".

### L'ETRANGE INVERSION DE TRAITEMENT DE DEUX AUTEURS ETRANGERS

D'une façon générale, pour analyser l'accueil réservé à un auteur ou à plusieurs pendant une période donnée, les matériaux empiriques disponibles sont essentiellement constitués de mentions, notes brèves, comptes rendus ou articles paraissant dans les revues spécialisées, les ouvrages ou chapitres d'ouvrages (notamment les manuels) consacrés à cet (ou ces) auteur(s) soit pendant la période considérée, soit indirectement dans des textes traitant de cette période ; sont également à prendre en compte les traductions publiées précisément pendant cette période.

S'agissant de Werner Sombart et de Max Weber, il semble pertinent de distinguer deux sous-périodes précisément différenciées quant à la manière dont ces deux auteurs ont été "reçus" en France, la mort de Max Weber (1920), surtout la publication du livre de Marianne Weber, (Max Weber, ein Lebensbild, Tübingen, 1926) et le compte rendu qu'Halbwachs en fit dans les Annales (1929) marquant un renversement de tendance dans la réception de cet auteur en France. Précédemment, dans les années du "tournant du siècle" et jusqu'à la première guerre mondiale, ne figure aucun véritable compte rendu des textes de Max Weber dans les revues françaises de sciences sociales (1). En revanche, dès le sixième volume de l'Année sociologique (1901-1902), Simiand ne consacre pas moins d'une vingtaine de pages à l'ouvrage de Werner Sombart qui vient d'être publié à Leipzig : Der moderne Kapitalismus (1902). Auparavant l'Année sociologique n'avait pas manqué de mentionner les travaux de Werner Sombart n'eussent-ils que vingt-quatre pages (2). C'est dire que la

comparaison de la réception des deux auteurs en France pendant cette première sous-période tourne à l'avantage de Sombart, du moins à en juger par la fréquence des mentions qui en sont faites et par la dimension des textes où elles sont occurrentes.

Pour expliquer cette différence qui aujourd'hui peut paraître surprenante, il importe de regarder d'abord du côté de... l'émission. En effet, quand paraît L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme - qui n'est d'ailleurs d'abord publiée que dans la revue Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik (tomes XX et XXI en 1904 et 1905) et qui ne sera traduit en français que soixante ans plus tard (1964) -, plusieurs ouvrages de Werner Sombart avaient déjà été publiés dont Sozialismus und soziale Bewegung im neunzehnten Jahrhundert (1896). De ce livre André Sayous a écrit qu'il "eut un beau succès et fut aussitôt traduit en français" (3). Certes Max Weber avait-il publié, avant sa mort, la plupart de ses textes mais dans des revues et leur édition sous forme de recueils n'a été que posthume. De toute évidence, cette différence formelle n'a pas été sans effet sur l'accessibilité des oeuvres ni sur leur valeur symbolique, partant sur la notoriété des auteurs et de leurs écrits.

Pourtant la position universitaire de Max Weber fut initialement plus forte que celle de Werner Sombart : celui-ci, une fois docteur (thèse en 1888 : Die römische Campagna), a occupé pendant deux ans la place de secrétaire de la Chambre de Commerce de Brème ; nommé professeur "extraordinaire" (on dirait aujourd'hui "chargé de cours") à l'Université de

---

1. A.S. 10 (1905-1906), 1907, p. 555. (A.S. = L'Année sociologique). De Max Weber, l'Année sociologique mentionne les Agrarverhältnisse dès 1898, l'Agrargeschichte en 1899, Die Landarbeiter in den evangelischen Gebieten Norddeutschland (1900), puis Die "Obi ektivitat" sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis et Roscher und Knies logischen Probleme der historischen Nationalökonomie (1904) ; Die protestantische Ethik und der "Geist" des Kapitalismus (1905), enfin la suite du texte en 1906. Soit six mentions brèves dont la dernière où Halbwachs qualifie L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme d'"étude fort intéressante dont les conséquences seraient à pousser". On peut y ajouter A.S. 12 (1909-1912), p. 768. Monique Hirschhorn fait observer que l'influence allemande était pourtant forte dans l'A.S. et elle conclut : "Dans ce contexte, citer six fois Weber dans la cinquième section (sociologie économique) de l'Année sociologique revenait à le méconnaître" (M. Hirschhorn, "Max Weber et les durkheimiens, brève histoire d'un rendez-vous manqué", Rev. de l'institut de Sociologie, 1983, 3-4, 293-310.

2. W. Sombart, Technik und Wirtschaft, Dresden 1901, 24 p., mentionné par A.S., 5 (1900-1901), p. 529. Sur l'accueil réservé à Werner Sombart en France, Cf. Ph. Fritsch, "Usages sociologiques du Bourgeois de Sombart", Journée d'études Werner Sombart, 14 mars 1988, Publications du CRH, 1990, 73-101. Cf. également J. Wolff, "la réception de Werner Sombart en France", Ibid., pp. 103-110.

3. A. Sayous, préf. à W. Sombart, L'apogée du capitalisme, trad. de l'allemand par Dr. S. Jankelevitch, Paris, Payot, 1932, p. XIV.

Breslau, il garde ce statut pendant seize années avant d'être appelé à Berlin, en 1906, pour enseigner à l'École des Hautes Etudes Commerciales qui vient d'y être créée ; ce n'est qu'en 1917, à l'âge de 54 ans, que Sombart est nommé professeur titulaire à l'Université de Berlin (4). Au contraire, après sa thèse d'habilitation soutenue en 1891, Max Weber enseigne d'abord à la faculté de Droit de Berlin, puis il devient professeur d'Economie politique à l'université de Fribourg-en-Brisgau dès 1894 et, en 1896, selon l'expression de Raymond Aron, "Max Weber accepte une chaire à l'Université de Heidelberg où Knies vient de prendre sa retraite" (5).

Si Werner Sombart et Max Weber ont été associés, avec Jaffé, dans la fondation d'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, en 1903, leurs trajectoires ont été différentes : autant Max Weber a atteint rapidement une position universitaire relativement forte et qui le restera en dépit de la maladie qui interrompit très tôt sa carrière - Michael Pollak a bien montré ce que cette position doit aux caractéristiques personnelles de Max Weber, qui en faisaient un "universitaire-né", et à son "sens du placement", qui le conduisit à se charger du travail engagé par le Verein für Sozialpolitik (dont Sombart était aussi membre) sur la situation des ouvriers agricoles à l'Est de l'Elbe : "investissement risqué, mais pouvant avoir un très haut rendement intellectuel et politique" (6) -, autant le "radicalisme" de Werner Sombart et, selon Sayous, "ses liens spirituels avec Karl Marx" ont eu pour effet de provoquer

l'opposition officielle à son égard (7). Qu'il eût déjà publié plusieurs ouvrages importants (en 1896, en 1902 et en 1903), ne faisait rien à l'affaire : "le ministère prussien de l'instruction publique et, plus particulièrement, le vieux conservateur et autoritaire Stumm ne lui pardonnèrent-ils pas des idées qu'ils jugeaient subversives, et arrêtaient-ils l'avancement de celui qui les exposait avec une sorte de forfanterie accentuant leurs dangers" (8). Hinnerk Bruhns et Heinz-Gerhard Haupt estiment qu'avant 1908, Sombart passait "pour être un intellectuel proche de la social-démocratie" et que son livre de 1896 a permis à "toute une génération d'intellectuels de découvrir l'oeuvre de Marx" (9). D'une certaine façon, du point de vue de la circulation des idées entre l'Allemagne et la France, l'investissement sombartien paraît avoir été, à court terme au moins, plus rentable que l'investissement wébérien, alors que c'est l'inverse pour la position dans le champ universitaire en Allemagne.

Sans doute l'analyse socio-historique de ce champ devrait être approfondie - en particulier la reconstitution de l'espace des positions que constituaient les disciplines universitaires en Allemagne (comparativement, ce qu'il était alors en France) et la place qu'y occupait l'économie politique, mais aussi, dans le même temps, le rôle des salons et notamment du cercle de Heidelberg dans le milieu universitaire - pour mener à bien l'étude comparée des conditions de production de l'oeuvre de Sombart et de celle de Weber afin d'apprécier leurs effets sur la diffusion des écrits de l'un et de l'autre, ainsi que sur leur valeur symbolique et leur portée dans le champ intellectuel en Allemagne et en France. Cependant il n'est ici question que d'esquisser un programme de réflexion et non de traiter spécifiquement des deux auteurs. C'est pourquoi l'étude du champ d'émission est laissée en suspens pour aller voir du côté de chez Durkheim comment

4. Ibid., p. XIII. O. Rammstedt fait remarquer que Georg Simmel n'a été nommé professeur titulaire à Strasbourg qu'en 1914, à l'âge de 56 ans, que Tonnies n'obtint une chaire à Kiel qu'en 1913, à 58 ans (O. Rammstedt, Werner Sombart, la sociologie en Allemagne et la "sociologie allemande". Journée d'études Werner Sombart. op. cit., 13-30 (p. 17, n° 9).

5. R. Aron, Les étapes de la pensée sociologique, Gallimard, 1967, p. 573.

6. M. Pollak, "un texte dans son contexte. L'enquête de Max Weber sur les ouvriers agricoles", Actes de la recherche en sciences sociales, 65, nov. 1986, 69-75.

7. A. Sayous, op. cit., p. XIV.

8. Ibid.

9. M. Hirschhorn, op. cit., p. 297.

ces deux auteurs ont été "reçus", et, sur la base de cette analyse seulement esquissée, pour orienter plus généralement la réflexion sur les conditions de réception des auteurs étrangers.

Pour Monique Hirschhorn, Max Weber a "été ignoré par l'Ecole durkheimienne" : prohibé même plutôt que méconnu (10). Faisant référence aux travaux de Victor Karady sur le fonctionnement de l'Ecole durkheimienne, elle avance un ensemble d'hypothèses qui font de cette "prohibition" l'effet d'une stratégie concertée tendant à donner un statut scientifique et institutionnel à la sociologie. Sans souscrire à une interprétation qui semble faire la part trop belle aux intentions et stratégies manifestes, il importe, sinon d'expliquer le quasi-silence des durkheimiens sur Max Weber, alors que Werner Sombart est mentionné et commenté fréquemment dans l'Année sociologique ou, plus généralement, alors que les durkheimiens cherchaient, que ce soit ou non par souci de légitimation universitaire, à confronter leurs travaux à ceux des auteurs étrangers les plus légitimes, particulièrement les auteurs allemands, du moins de suivre cette piste assez loin pour s'interroger sur les conditions de réception des auteurs étrangers.

Au lieu d'emboîter le pas à ceux qui interprètent le quasi-silence des durkheimiens sur Weber comme le résultat d'une stratégie d'évitement (11), dont on pourrait penser qu'elle a été élaborée à partir de l'idée qu'avec Weber il s'agissait d'un adversaire autrement coriace que Sombart contre lequel, en revanche, la critique frontale s'imposait, il semble davantage pertinent de porter stratégiquement l'analyse sur les manières de lire ces deux auteurs et sur ce "petit travail" que constitue la rédaction des comptes rendus et autres notes critiques dans les revues spécialisées.

A titre d'exemple, le compte rendu que Simiand a fait des deux tomes de l'ouvrage de Sombart, Der moderne Kapitalismus, lui est occasion de préciser son point de vue, celui de l'Ecole durkheimienne. Du grand "dessein" de Sombart - expliquer causalement le capitalisme, fonder un système scientifique d'action pratique, élaborer un système de philosophie sociale - seule la première partie relève de la "science positive" et c'est sur elle et de ce point de vue que Simiand conduit sa critique : Sombart entend "remonter jusqu'aux motifs des agents humains", jusqu'aux "intentions", jusqu'à "l'esprit" ou encore, jusqu'à l'action des "sujets économiques" ; or "cette pratique est, dans un système de science positive, un vice de méthode radical". Outre cette critique de l'explication psychologique et du finalisme qu'elle implique, la critique associe Marx et Sombart dans leur prétention à donner "une explication unitaire et globale d'un ensemble très complexe" (12). Ces deux axes définissaient déjà l'essentiel de la critique durkheimienne à l'encontre de ceux qui anticipent "par une vue philosophique les conclusions de la science" ou de ceux qui tendent à expliquer "la matière de la vie sociale (...) par des facteurs purement psychologiques" (13).

Après avoir exploré longuement (une dizaine de pages) l'édifice sombartien, Simiand procède à son démantèlement systématique, pour ainsi dire, en suivant "les règles de la méthode sociologique" et ce compte rendu est, de ce point de vue, un exemple typique de la mise en oeuvre pratique de schèmes de perception et d'expression, qui sont constitutifs non seulement d'une argumentation mais d'abord d'un point de vue. Simiand commence par dire que les définitions de Sombart "ont le caractère commun d'impliquer une doctrine préconçue", bref, la théorie sombartienne est bâtie sur des "prénotions" plutôt que des "faits" ; puis,

---

10. Ibid., p. 300.

11. F. Simiand, A.S., 6, (1901-1902), 1903, p. 473.

---

12. Ibid., p. 483.

13. E. Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, Préf. à la seconde édition (Alcan 1901), Paris, P.U.F., 1960, pp. XX et XVII.

"M. Sombart essaie d'établir par voie d'analyse conceptuelle, la liste des formes et des types qui doivent être distingués" (14) au lieu de "grouper les faits d'après leurs caractères extérieurs communs" (15) ; enfin, "la conception d'ensemble a le défaut de donner pour fondement à une évolution sociale un mobile psychologique" (16) au lieu "d'appréhender les faits sociaux par le côté où ils se présentent isolés de leurs manifestations individuelles" (17). Même si, en toute dernière ligne, Simiand estime que l'oeuvre de Sombart est "d'importance" et "peut être féconde", il n'en a pas moins précédemment énoncé un verdict sévère : "les thèses générales de cette sorte ne sont pas susceptibles de preuve positive et restent étrangères à une explication sociologique propre" (14 15 16 17 18 19).

Max Weber était-il, lui aussi, "hors jeu" comme Werner Sombart l'était finalement pour Simiand ? L'était-il davantage encore, puisque ses travaux ne furent même pas discutés à l'époque où ceux de Sombart étaient passés au crible ? Après Philippe Besnard et Victor Karady, Michaël Pollak a noté, à propos justement de la réception de Max Weber en France, que l'attention des durkheimiens aux développements de la sociologie à l'étranger relevait du "souci d'institutionnaliser la sociologie et de conquérir une place dominante dans la hiérarchie des disciplines universitaires" (19). Il se pourrait que la non-réception de Max Weber par l'Ecole durkheimienne trouve son explication non seulement dans ce projet institutionnel et la stratégie correspondante mais dans la situation elle-même et dans les problèmes

de classement qu'elle posait, dans le "jeu" sur le classement qu'elle permettait.

L'interrogation d'André Sayous, mais à propos de Sombart, formulée en 1932 dans sa préface à *L'apogée du capitalisme*, troisième tome, traduit en français celui-ci, de l'ouvrage de 1902 sur le capitalisme moderne (et publié en Allemagne en 1928), est symptomatique de ce qui constitue très généralement un point de passage obligé dans l'approche d'un auteur et de son oeuvre, une opération initiale et fondatrice dans la définition d'un point de vue sur elle et sur lui : classer l'auteur parmi d'autres et d'abord dans les catégories des disciplines universitaires, elles-mêmes hiérarchisées. Après avoir cité le mot de Clapham sur Sombart - "il a trop isolé les faits pour être historien et a été trop narrateur pour être économiste" (20) -, Sayous en vient à dire : "Peut-être serait-il plus exact de considérer Sombart comme un "sociologue", car il examine les faits économiques et sociaux avec le désir d'en tirer des conclusions très générales" (21). Ainsi explicitement posée pour Sombart - et dans des termes qui en disent long sur la représentation que Sayous se faisait de la sociologie et sur la position qu'il lui accordait dans le champ universitaire - la question de la discipline de référence traduit une interrogation sur la place d'un auteur dans le champ scientifique et, plus largement, dans le champ intellectuel. Cependant cette question est aussi l'expression de la lutte pour le classement, à travers les représentations qui font que tel auteur peut être considéré ou non comme l'un des siens, que ses travaux peuvent être ou non discutés dans le cadre d'une discipline, bref que ses écrits peuvent prendre part ou non au jeu de distance et de proximité, où se joue la hiérarchie des disciplines universitaires. Reconnaître la parenté disciplinaire d'un auteur, c'est potentiellement valoriser ou dévaluer la discipline - ou, dans celle-ci, la tendance,<sup>20 21</sup>

14. F. Simiand, *loc. cit.*, p. 473 et p. 474.

15. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 35 et p. 146.

16. F. Simiand, *loc. cit.*, p. 481.

17. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 146.

18. F. Simiand, *loc. cit.*, p. 483.

19. M. Pollak, "Max Weber en France, l'itinéraire d'une oeuvre. *Les cahiers de l'IHTP*. CNRS, n° 13, juillet 1986, p. 8.

20. Clapham, *The Study of Economic History*, Cambridge, 1929, p. 26, cité par A. Sayous, *op. cit.*, p. XI.

21. *Ibid.*, p. XI.

le courant, la famille d'idées, l'école de référence, etc... - selon la valeur qui est reconnue à l'auteur, sa prééminence ou sa relégation, son degré de proximité repérable : c'est donc se classer en le classant.

Or, plus encore que Sombart sans doute, quoique pour d'autres raisons, Weber pouvait paraître assez inclassable aux yeux de ses contemporains : la pluralité des aspects de sa formation universitaire, la diversité de ses intérêts et de ses objets de recherche, l'interruption de sa carrière de professeur, son partage entre science et politique, son refus même de toute classification hiérarchique des sciences, ont vraisemblablement constitué autant de difficultés pour lui affecter une place dans le champ universitaire sans risquer de se tromper. Se situant en quelque sorte du côté des récepteurs possibles, Michaël Pollak résumait ainsi le mode de réaction des durkheimiens : *"valorisant plus particulièrement les travaux qui correspondaient à la conception durkheimienne de la discipline, énoncée dans Les règles de la méthode sociologique, cette attention sélective ne pouvait qu'aboutir à une perception ambivalente des écrits de Max Weber difficilement classables entre l'histoire, le droit, la sociologie et l'économie et toujours suspects de "psychologisme" (22).*

Quelques-uns de ces motifs ou quelques-unes de ces raisons objectives qui ont rendu difficile l'accueil de Max Weber par les sociologues français de cette période, ont été évoqués par Maurice Halbwachs dans le compte rendu qu'il a publié dans les Annales d'histoire en 1929, sous le titre : "Max Weber : un homme, une oeuvre" (23). \*\*\*

---

22. M. Pollak, op. cit., (1986), p. 8.

23. M. Halbwachs, "Max Weber : un homme, une oeuvre". Annales d'histoire. 1ère année, 1929, 81-88. Cependant M. Halbwachs avait déjà fait "un compte rendu fort sérieux" - selon l'expression de M. Hirschhorn - de "l'article" de Weber : Die protestantische Ethik und der "Geist" des Kapitalismus, dans la Revue d'histoire et de philosophie religieuse, 5, 2, 1925, 132-154.

*"Carrière normale et classique en apparence d'un professeur d'Université allemande. Vie qui aurait été assez unie, sans une longue maladie, la retraite bien avant l'âge, la guerre, et une mort prématurée. Si l'on s'en tenait aux articles de revue, cours et livres qui en marquent les étapes, on ne se ferait pas une juste idée de ce qu'à été Max Weber, et de l'action qu'il a exercée. Cette oeuvre scientifique ne représente qu'un aspect de sa personnalité. Il fut orateur, et se dépensa en conférences et en discours. Il fut journaliste, et poursuivit plus d'une polémique. Tous les événements de la vie politique allemande (...) ont été l'occasion pour lui de prendre parti (...) il n'a été étranger à aucune des manifestations de la vie moderne*

Voilà pour l'homme qui déjà s'avère difficile à classer sans réduire arbitrairement sa personnalité à quelques-uns de ses traits : Halbwachs désigne Max Weber tantôt comme "juriste", tantôt comme "économiste", ou encore "sociologue", etc... Quant à l'oeuvre, Halbwachs observe qu'elle "est très dispersée" et manifestement cela peut s'entendre doublement. Matériellement : "il a écrit surtout des articles (aussi longs, d'ailleurs, que des livres) dans des revues, de grands manuels, des encyclopédies. C'est seulement après sa mort que la plupart de ses études ont été réunies dans des publications posthumes" (24). Dispersée aussi par ses objets : les sociétés de commerce médiévales, l'histoire romaine, la situation des travailleurs ruraux allemands en Prusse, la bourse, l'économie nationale, les fluctuations du rendement ouvrier, le développement du capitalisme, les rapports entre l'économie et la religion, le problème agraire dans l'antiquité, etc..., sans oublier les problèmes épistémologiques et méthodologiques qu'il aborde chemin faisant ou en leur consacrant des articles spécifiques. On peut dire aussi qu'elle est dispersée du point de vue de la méthode, en ce sens que - et Halbwachs y insiste - Max Weber entendait faire collaborer économie, droit, psychologie sociale, sociologie, histoire, etc... pour résoudre les

---

24. Ibid. p. 81.

problèmes qu'il se posait. Enfin, Halbwachs laisse entendre que cette dispersion fut aussi trait de caractère : "le même besoin de mouvement et de renouvellement qui l'entraînait d'un domaine à l'autre, l'obligeait lorsqu'il s'appliquait quelque temps à une question, à la creuser et à en découvrir des aspects inconnus" (25).

Du fait même de la diversité des problèmes et des thèmes wébériens, divers étaient aussi les récepteurs potentiels et les modes de réception possibles. On peut lire dans le chapitre que Raymond Aron a consacré à Max Weber dans La sociologie allemande contemporaine, ouvrage qui en a fait le véritable introducteur de Max Weber dans le champ universitaire français, en 1935 : "Tous les historiens connaissent les Agrarverhältnisse im Altertum, tous les sociologues Wirtschaft und Gesellschaft..." (26). Si cette bipartition disciplinaire des écrits de Weber correspond sans doute à des distinctions objectivables dans les travaux de l'auteur, elle est aussi un effet de champ, côté lecteurs, en ce sens qu'elle reproduit (et qu'elle est le produit de) la structure du champ universitaire, à travers celle des problématiques et des intérêts, qui sont spécifiques aux historiens ou aux sociologues - aux juristes ou aux économistes, etc... - les uns et les autres trouvant dans cette distinction de leurs points de vue et de leurs problèmes les raisons d'être des découpages entre leurs disciplines mais aussi la condition de possibilité de leur propre distinction. La manière dont historiens et sociologues ont lu Weber et Sombart - comparaison qui n'est possible que pour la période postérieure à la mort de Weber - est à cet égard très éclairante. Les historiens semblent

alors accorder l'avantage à Sombart (27), Halbwachs les disqualifie tous les deux pour leur "erreur commune" qui consiste à "chercher un rapport causal entre les faits religieux pris sous leur forme et avec toutes leurs caractéristiques religieuses, et des faits économiques" (28), Raymond Aron évoque "la controverse entre Sombart et Weber au sujet des origines du capitalisme" mais avant tout pour faire comprendre la démarche de Weber - à qui il consacre le tiers de son ouvrage sur la sociologie allemande contemporaine - et non pas celle de Sombart dont il ne parle guère qu'à cette occasion. Ces jugements s'ordonnent comme un système de prises de position où Halbwachs, témoignant pourtant par ailleurs d'une nette sympathie pour Weber, arbitre en durkheimien et juge que les deux auteurs sont "hors jeux", tandis que Raymond Aron occupe une position opposée à celle de Henri Sée et à celle d'Henri Hauser, définie, il est vrai, dix ans auparavant, dans le débat qui n'a sans doute pas été de peu d'importance sur la diffusion de Weber et sur sa réception en France, quoique cette controverse se soit engagée initialement sur un malentendu (29). Cette controverse qui a commencé du vivant même des deux auteurs et dont on trouve trace en particulier dans Le bourgeois de Sombart et dans les notes de l'édition 1920 de L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, s'est poursuivie après la mort de Max Weber, s'est amplifiée et a entraîné dans ses remous des historiens, des économistes et des sociologues - entre autres, Brentano, Sée,

25. Ibid., p. 88.

26. R. Aron, La sociologie allemande contemporaine. Quadrige/P.U.F., 1981, (1935), p. 81.

27. H. Sée, "Dans quelle mesure Puritains et Juifs ont-ils contribué au progrès du capitalisme moderne ?", Revue historique, 155, 62-63, cité par M. Pollak, op. cit. (1986), p. 9 et p. 40. - H. Sée, Les origines du capitalisme moderne, Paris, A. Colin, 1926, cité par M. Pollak, ibid. . idem. - H. Hauser, Les débuts du capitalisme. Paris, Alcan, 1927, cité par M. Pollak, ibid., idem.

28. M. Halbwachs, compte rendu de "Sombart (Werner) - Les juifs et la vie économique, traduit de l'allemand par le Dr. S. Jankelevitch, Paris, Payot, 1923, 512 p. in 8°", A. S. (nouvelle série 1923-1924), 1925, 745-746.

29. Ph. Besnard, Protestantisme et capitalisme. Paris, A. Colin, 1970, Col. U, 427 p.

Hauser, Parsons, Fanfani, Robertson... Il est sans doute paradoxal qu'il ait fallu cette querelle pour que des écrits de Weber soient connus bien au-delà du champ universitaire allemand, mais ce paradoxe est éclairant sur les mécanismes sociaux de circulation internationale des idées (30). Il est notable, par exemple, que Sée engagé relativement tôt dans la polémique profite de son compte rendu pour exposer son credo d'historien attentif à se distinguer de ceux qui prétendent "formuler des lois" et se hasardent à "déterminer des rapports de causalité" (31). Comme le fait remarquer Michaël Pollak, la prise de position épistémologique d'historiens comme Sée ne tenait pas compte du contexte allemand dans lequel s'était formé le projet wébérien qui tendait à "dépasser l'empirisme dominant dans les sciences économiques allemandes de l'époque" (32). L'accueil que les historiens réservaient à Weber et Sombart n'était pas moins sélectif que celui des sociologues, les principes de sélection étant le plus souvent distincts mais pouvant éventuellement se recouper ou coïncider. Sans reprendre l'analyse des textes qui, tout au long de cette période, ont été consacrés à Weber et Sombart, il importe d'observer que cette controverse a nourri et partiellement orienté la réception de ces deux auteurs en France et ailleurs. S'est ainsi constitué un espace d'argumentation où se sont définis, en s'opposant, des "points de vue" sur l'un et sur l'autre auteur, plus encore que sur le problème qui était censé les opposer. Cet espace débordait les limites nationales des champs universitaires d'origine et de réception. Par suite, sa formation rendait possible des transformations dans la structure des champs où le débat prenait corps.

---

30. La liste des auteurs et des écrits qui sont intervenus dans cette querelle née d'un malentendu, serait trop longue à dresser ; il n'est pas sans intérêt de noter que cette controverse s'est développée sans doute dès les critiques de Brentano et de Sombart, mais surtout après la mort de Weber, surtout dans les années 1925-1935.

31. H. Sée, *loc. cit.* . p. 68, cité par M. Pollak, *op. cit.* (1986), p. 9.

32. M. Pollak, *ibid.* p. 9.

Il ne saurait être question ici d'aller plus avant dans l'analyse de cette phase au cours de laquelle Raymond Aron a joué un rôle important pour la connaissance de Max Weber en France. En revanche, doit être approfondie l'étude des luttes symboliques dans lesquelles des auteurs étrangers se trouvent mobilisés malgré eux.

#### RECEPTION SELECTIVE ET LUTTES SYMBOLIQUES

Rien de plus étranger parfois qu'un compatriote... Cet aphorisme de sens commun pourrait trouver son illustration dans le sort que la science politique allemande a réservé à Max Weber, du moins après la seconde guerre mondiale. Une étude récente, publiée dans la *Zeitschrift für Politik* (1990) laisse cette impression générale. L'article sur "Max Weber et la science politique après 1945", présenté sous la triple signature de Von Ganglof Hübinger, Jürgen Osterhammel, Wolfgang Welz, permet de préciser non seulement comment Max Weber a été "reçu" par cette discipline telle qu'elle s'est transformée en Allemagne au cours de la période allant de l'après-guerre à nos jours, mais surtout comment les diverses modalités de cet accueil peuvent être pensées comme "effet de champ" (ou peuvent être subsumées sous le concept d'effet de champ). Au-delà du seul Max Weber, cette étude est paradigmatique de l'analyse des luttes symboliques qui "travaillent" le champ de réception d'un auteur (33).

En résumé, le propos de l'article est d'expliquer l'attitude singulière de la science politique qui n'a longtemps vu en Max Weber qu'un "classique de la pensée politique" sans effet théorique ou méthodologique sur la science politique dont il n'aurait d'ailleurs pas compris la problématique spécifique. Quant à la méthode, elle consiste à prendre comme matériau les

---

33. V. G. Hübinger, J. Osterhammel, W. Welz, "Max Weber und die wissenschaftliche Politik nach 1945. Aspekte einer theoriegeschichtlichen Nicht-Rezeption" *Zeitschrift für Politik*, 37. Jg. 2/1990, 181-204.



manuels en usage dans la discipline, à considérer comme "construction idéaltypique" ce qui est ordinairement présenté comme trois écoles de science politique - l'école philosophique et normative, l'école scientifique et l'école critique-dialectique -, enfin à étudier comment ces "écoles" se sont définies les unes par rapport aux autres et comment leur réception de Weber a été intégrée dans cette histoire ou, pour mieux dire, dans ce "jeu", en se demandant ce qui en a résulté pour la connaissance de Max Weber et de son oeuvre.

Sur la base de cette étude et en reprenant quelques moments de cette histoire ou quelques phases du "jeu", il est possible de préciser comment ces prises de position sur un auteur - ici, Max Weber - constituent des points de vue socialement construits, dont la construction est inséparable des "jeux sociaux" spécifiques où elle trouve sens et nécessité : 1° - ils doivent plus à l'espace de positions constitutives d'un champ - ici, celui de la science politique - qu'à l'idiosyncrasie de chaque commentateur qui évoque un auteur (Max Weber, par exemple), en présente les écrits et en évalue les travaux ; 2° - par suite, à chaque phase du "jeu" certains points de vue sont possibles ou même s'imposent tandis que d'autres sont à proprement parler "imprenables" ; 3° - la compréhension de ce qui est en jeu dans les polémiques et controverses où les échanges de points de vue tendent à faire prévaloir un point de vue exclusif des autres, passe par l'analyse du "travail social" d'invention des points de vue.

On ne peut comprendre le point de vue des politologues allemands sur l'oeuvre de Weber, la place qu'ils lui accordent et la valeur qu'ils lui reconnaissent ou lui dénie dans les années d'après-guerre, sans prendre en compte le contexte historique et le sens alors conféré à la science politique par les chefs de file de cette discipline. Le projet d'en faire une science pratique qui devait contribuer à réveiller la conscience démocratique ou plutôt à la construire, pour ainsi dire, de toutes pièces après les trop longues années de dictature nazie, ce projet allait de pair avec (ou, plus

exactement, naît de) l'orientation philosophique et normative de la science politique. Simultanément ce programme définissait un point de vue qui excluait de sa visée tout auteur dont la conception épistémologique ou a fortiori les prises de position politiques paraissaient incompatibles avec le projet d'une science politique civique. Il ouvrait aussi une perspective où la conception wébérienne des rapports entre la science et la politique semblait constituer une menace pour la science politique telle qu'elle était alors entendue : incontournable en tant que "grand théoricien", Max Weber était aussi "pierre d'achoppement", d'un côté parce qu'encre une fois ce qu'on en connaissait - pluralisme des valeurs, indifférence à la dimension normative de ce qui relève de la politique, neutralité axiologique - se situait à l'opposé d'une science politique qui n'entend pas se soustraire à la question des normes éthiques de l'action politique, d'un autre côté, parce qu'il divisait les théoriciens de cette "école" de science politique : certains comme Léo Strauss et Eric Voegelin, pour des raisons différentes, refusaient la sociologie wébérienne - le premier parce que les prémisses épistémologiques et méthodologiques postulant la neutralité axiologique ne pouvaient, selon lui, qu'empêcher de comprendre les phénomènes sociaux pour ce qu'ils sont et ne pouvaient qu'ôter tout fondement scientifique à la science politique ; le second parce qu'il voyait en Weber dont le positivisme excluait de la science tout jugement de valeur, l'aboutissement de la séparation entre science politique et philosophie, consécutive précisément à une conception positiviste de la science, née au dix-neuvième siècle -, d'autres comme Arnold Bergstraesser se distinguaient des précédents par leur refus de voir dans l'oeuvre de Weber une sociologie dépassée mais estimaient qu'elle devait être fécondée par son rattachement à la pensée philosophique et normative.

Au-delà du cas de Max Weber, cet épisode de la réception/non-réception d'un auteur illustre de manière exemplaire l'hypothèse sociologique d'une relation étroite entre la

perception d'une oeuvre ou des écrits d'un auteur et la conception que la discipline réceptrice a d'elle-même, ou du moins la conception qui prévaut au moment de la réception. Ecrits et auteurs ne sont perçus par une discipline qu'en fonction des problèmes qu'elle se pose et qui la posent. C'est dire que comprendre la manière dont une oeuvre est "reçue" dans le champ intellectuel, ici dans le champ des sciences sociales, implique que cette perception sélective soit rapportée aux interrogations et problématiques du moment mais aussi aux significations que celles-ci ont prises dans l'histoire de ces disciplines.

Tout au long des années soixante et soixante-dix, le rapport que les "disciples" de "l'école philosophico-normative" de science politique ont entretenu avec Max Weber, est demeuré celui qui avait été établi par leurs "maîtres" des années cinquante : au mieux, ils ont considéré l'oeuvre de Weber comme une "carrière" dont ils extrayaient des "fragments" (des concepts ou des définitions) pour les "encastrer" dans leurs propres argumentations qui, elles, se développaient en fonction de l'engagement dans un combat contre "l'école" concurrente valorisant l'analyse empirique et faisant de Max Weber son précurseur le plus significatif. Il n'était donc pas question de chercher à connaître et faire connaître l'oeuvre de Weber dans son ensemble mais, en discutant Weber ou plutôt telle ou telle notion wébérienne, isolée de son contexte, de chercher à clarifier sa propre position dans le champ conflictuel de la science politique et à la rendre légitime.

Le point de vue opposé, celui de la science politique qui se voulait empiriste et surtout celui de la sociologie politique qui s'est attiré le reproche de positivisme, adressé à la fois par les tenants d'une science politique normative et par ceux d'une science politique critique, s'est constitué sur la base de l'interprétation que René König formulait déjà avant-guerre mais qu'il reformula surtout dans les années cinquante et soixante : le rôle que König fit jouer à la revue Kölnerzeitschrift non seulement dans la diffusion de cette inter-

prétation mais dans son développement est symptomatique du "travail social" de construction des points de vue et d'abord d'un espace d'argumentation et de discussion : cette revue a constitué une sorte de forum où sont nées et ont été entretenues des controverses sur ou à propos de Weber, qui ont abouti à développer une manière empiriste de le recevoir et de le lire.

Dans la même perspective scientifique, un autre point de vue s'est défini au cours des années soixante à la faveur de la célèbre querelle méthodologique du positivisme, qui justement s'est allumée à propos de la sociologie politique. Pour comprendre comment Weber a été "mobilisé" par les différents protagonistes de cette querelle, il suffirait de suivre les débats du quinzième congrès des sociologues allemands. D'ailleurs dès le discours d'ouverture, Otto Stammer déclarait que Max Weber n'était pas à étudier du point de vue de l'histoire des idées mais qu'il était à interpréter en s'interrogeant sur ce qu'il pouvait encore apporter à la sociologie d'aujourd'hui (34). Pour les uns, la norme wébérienne de "neutralité axiologique" n'était à prendre que comme ethos du chercheur, tandis que pour d'autres qui s'appuyaient sur les textes wébériens de logique des sciences et qui reprenaient à leur compte l'argumentation de Talcott Parsons, il s'agissait avant tout d'un principe épistémologique.

Cette lecture rationaliste de Weber en faisait le précurseur d'un idéal scientifique tendant à dépasser le dualisme des sciences de la nature et des sciences de la culture par l'unité nomologique de la science. Pour Hans Albert, par exemple, il convenait d'aller dans cette direction au-delà de Max Weber et d'être plus wébérien que Weber lui-même (35). Ce mode de lecture entendait

---

34. O. Stammer (H.), Max Weber und die Soziologie heute. Verhandlungen des 15. Deutschen Soziologentages, Tübingen 1965, cité par V. G. Hübinger et alii, loc. cit., p. 184 et p. 193.

35. H. Albert, Plaidoyer für einen kritischen Rationalismus, München 1971, cité par V. G. Hübinger et alii, ibid.

séparer la question de la genèse des propositions scientifiques et celle de leur validité : ne se faisant pas faute de systématiser, de corriger ou de prolonger, cette lecture scientiste des classiques a pu passer pour invention constructive plutôt que pour erreur d'interprétation. En réalité, dans cette querelle du positivisme et les débats méthodologiques qui l'ont alimentée, ne circulèrent que des images "prédécoupées" de Max Weber. Autrement dit, pour généraliser le propos, le champ de réception d'une oeuvre tend à assimiler celle-ci plus qu'à s'y accommoder, en opérant une série de transformations et d'abord de sélections qui peuvent aller jusqu'à rendre possibles des interprétations opposées selon les lignes de fracture du champ et, pour ce qui est de l'oeuvre, en lui faisant subir des modifications telles que l'on peut éventuellement parler de transmutation des valeurs.

Sans se référer aux modèles que les grandes théories (évolutionniste, structuro-fonctionnaliste, etc...) ont pu élaborer pour expliquer, par exemple, le dynamisme des sociétés occidentales, la science politique s'est volontiers servi des notions que ces "macro-théories" avaient empruntées aux classiques et transformées en catégories et concepts opératoires. Max Weber est ainsi devenu le pourvoyeur de mots-clés tels que "puissance" ou "domination". En les utilisant, les politologues qui s'affrontaient dans les controverses sur la légitimité des systèmes politiques pouvaient avoir le sentiment de se situer au coeur de la thématique wébérienne, alors qu'il s'agissait seulement pour eux de se constituer un espace de référence ou de rendre plus légitime une théorie face à ses concurrentes en "reconstruisant" ou en "prolongeant" les classiques comme Weber à la lumière de la théorie qu'ils cherchaient à promouvoir.

Précisément, dans les années soixante-dix, la promotion de l'image scientiste de Weber a eu pour effet de favoriser le développement d'une critique venant à la fois de "l'école" philosophico-normative de science politique et de "l'école critique-dialectique" : toutes deux reprochent à Max

Weber de n'avoir pas saisi la véritable problématique de la légitimité, il n'aurait fait que décrire des structures de domination sans se donner le moyen de distinguer entre la domination légitime et celle qui ne l'est pas, alors que cette démarcation est essentielle pour la science politique. En conséquence et jusqu'à la fin des années soixante-dix, Max Weber ne fut pas seulement revendiqué par les sciences sociales qui promouvaient l'analyse empirique, il leur fut abandonné par les orientations concurrentes en tant que théoricien fonctionnaliste de la domination (36).

Pour des groupes occupant des positions opposées dans un champ tel que celui de la science politique en Allemagne, un même qualificatif - ici, par exemple, "empiriste" - fonctionne simultanément comme signe de ralliement et comme désignation stigmatisante : il sert de discriminant à la fois pour séparer partenaires et adversaires qui se reconnaissent ou non dans la référence à un auteur, un courant ou un écrit ainsi affecté de ce signe, et pour juger d'une oeuvre, éventuellement pour y sélectionner ce qui est recevable et ce qui l'est moins ou ce qui ne l'est pas du tout. Ne prenant généralement sens que de sa place dans un ou plusieurs couples de termes opposés et de son fonctionnement en opposition - ici : empiriste/rationaliste, mais aussi : empiriste/critique et empiriste/normatif - cet instrument de partition produit simultanément l'inclusion dans des catégories alternatives (donc l'exclusion correspondante) et, sur le terrain, la distribution des agents autour de pôles opposés.

Ces quelques exemples montrent que la perception et la réception d'un auteur est la résultante de la composition des forces qui structurent le champ où, d'une certaine manière, cet auteur et son oeuvre peuvent prendre sens et avoir cours ; ils montrent aussi que non seulement cette perception et cette réception procèdent des luttes symboliques qui se livrent dans cet espace structuré, mais encore qu'elles en sont parties prenantes et contribuent à entretenir

---

36. V. G. Hübinger, J. Osterhammel, W. Welz, *loc. cit.*, p. 196.

le jeu et les enjeux propres au champ. Or les exemples choisis à partir de l'étude présentée dans l'article de Von Ganglof Hübinger, Jürgen Osterhammel et Wolfgang Welz dans la *Zeitschrift für Politik* ont jusqu'à présent fait apparaître des modes de lecture qui, même partiels et biaisés, même ambivalents, avaient pourtant en commun de révéler Max Weber - "grand théoricien de la pensée politique", "grand classique", "précurseur" - ce qui n'a pas été sans contribuer à l'institution de ces "écoles" concurrentes.

Inversement, il ne semble pas que Max Weber ait joué quelque rôle dans la formation de "l'école critique dialectique" en science politique, même comme figure repoussoir du représentant typique de la pensée bourgeoise. Cependant l'étude du mode de réaction caractéristique de se "courant" permet d'insister sur la nécessité, d'une part, de rapporter tel type de réaction à un auteur ou tel mode de lecture de son oeuvre à l'histoire du champ où ils deviennent occurrents dans une conjoncture donnée, d'autre part, de concevoir cette relation dans une perspective historique, c'est-à-dire de prendre en considération l'historicité de la diffusion d'une oeuvre et des réactions qu'elle suscite, donc d'envisager sans doute la permanence possible de celles-ci mais aussi la possibilité de leur transformation au cours du temps.

Certes, dès 1937, les futurs maîtres de l'École de Francfort avaient rendu leur sentence. Pour Horkheimer, Weber n'était qu'un représentant de la théorie traditionnelle en sciences sociales, fondée sur l'individualisme abstrait et sur l'idolâtrie de la facticité, avant tout sur "*l'incapacité de penser l'unité de la théorie et de la pratique et sur la réduction de la nécessité à la fatalité du devenir*". De son côté, Adorno voyait en Weber la figure centrale de ce "*second positivisme (...) avec lequel l'intelligentsia libérale occupe son ultime position*". Selon ces deux représentants de la critique dialectique, chez Weber et ses épigones la science se réduit à une "posture", à un "*pseudo-héroïsme du sujet bourgeois coupé de la pratique et*

*incapable de comprendre la totalité historique et sociale*" (37). Dans la période de "l'école de Francfort", Max Horkheimer durcit même sa critique. Son manifeste politico-pédagogique de 1951 mobilisa toute la tradition philosophique d'une "*conception objective de la raison*" contre cette perversion "bourgeoise" qu'aurait été la réduction wébérienne de la raison au calcul subjectif des moyens et des fins. De son côté, Adorno, après n'avoir vu en Weber qu'un positivisme inconséquent, le rejette en tant que doctrinaire de la neutralité axiologique, qui se serait laissé conduire par une position de principe fondamentalement anti-matérialiste.

Cependant Adorno a tenté ultérieurement d'arracher au positivisme Max Weber et "*son oeuvre sombre, hostile à tout optimisme officiel et à toute belle phrase*" (37). Cette tentative laissait prévoir l'effort systématique de Jürgen Habermas pour défendre Weber de ses disciples néo-positivistes en faisant valoir le "rapport aux valeurs" (c'est-à-dire l'idée que les hypothèses théoriques fondamentales dépendent de postulats normatifs) par opposition à la séparation scientifique des énoncés prescriptifs et des énoncés descriptifs.

Tout semble s'être passé comme si la perception de Weber par les intellectuels de l'école de Francfort avait dépendu d'un système d'évaluation essentiellement fondé sur le couple "marxisme/antimarxisme", initiateur d'une série d'opérations de classement à différents niveaux - soit par exemple, matérialisme/antimatérialisme/ unité de la théorie et de la pratique/ séparation de la pratique/ engagement/ neutralité axiologique//etc... - dont on trouve d'ailleurs trace ailleurs, par exemple dans les textes de la querelle allemande des

---

37. M. Horkheimer, "Traditionelle und kritische Theorie" in : *Zeitschrift für Sozialforschung* 6, (1937) repris dans *Kritische Theorie. Eine Dokumentation*, Frankfurt a. M. 1968, Bd. 2. - M. Horkheimer/Th. Adorno, *Sociologica II*. Frankfurt a. M. 1962, Th. Adorno, "*Einleitung*" in : Th. Adorno et alii. *Der Positivismusstreit* in der deutschen Soziologie, Neuwied/Berlin 1969, cités par V. G. Hübinger et alii, *loc. cit.*, pp. 198-199.

sciences sociales, issus du positivismus-streit (38). De la même manière, en France dans les années soixante-dix, Weber fut aussi l'objet de classements semblables et s'est trouvé rejeté ou promu comme anti-Marx.

Cependant pour persistante que soit la domination symbolique de tels systèmes de catégories, elle n'est pas sans faille. Plus exactement, il est logique qu'elle soit remise en question partiellement ou radicalement par des remaniements internes de l'espace d'argumentation, liés aux stratégies objectives des "nouveaux entrants" par rapport aux "idées dominantes", partant, à ceux qui dominent encore le champ.

#### LE "TRAVAIL SOCIAL" DE LA CIRCULATION DES IDEES

Dire de la circulation internationale des idées qu'elle résulte d'un "travail" ce n'est pas nécessairement s'accorder une facilité de langage ni se laisser piéger par "*le miroir de la production*" (Baudrillard). Cependant prendre au sérieux cette métaphore et lui donner toute sa vigueur, cela implique de suivre la voie durkheimienne en insistant sur la nature "sociale" de ce "travail", mais cela implique aussi de ne pas oublier le caractère spécifique de ce qui en résulte : la circulation des idées ne se réduit pas à la circulation de marchandises ou, en tout cas, il importe de prêter attention à la spécificité du "produit".

En d'autres termes, il ne suffit pas de mener l'enquête technique, organisationnelle et économique sur les "canaux de circulation", les "moyens de circulation", les "agents de circulation", et d'abord sur ce qui circule, c'est-à-dire les "idées" dans leurs diverses objectivations - en particulier celle de l'écrit sous ses diverses formes -, il faut encore saisir chacun des éléments de ce "procès de travail" dans ce qu'ils ont

de fondamentalement social et, pour ce qui est de "l'objet" produit, échangé ou à échanger, la nature proprement culturelle des "formes symboliques" (Cassirer) dans lesquelles il s'objective : idées artistiques, religieuses, scientifiques, etc... ; systèmes de pensées, mythiques, philosophiques, etc... ; problématiques, définitions, notions, etc...

La première question à poser, ne serait-ce que pour préciser les limites du champ d'investigation, est en effet celle de savoir ce qui est entendu par "circulation des idées" : qu'est-ce qui circule (ou ne circule pas ou circule mal), qu'est-ce qui, en tant que tel, est internationalement échangé ? Les réponses peuvent être multiples en raison même de la diversité des secteurs de ce que Cassirer appelait "*le cercle de l'humanité*" (39). Celles qui seront retenues dépendront sans doute du "rapport aux valeurs" de qui les retiendra, mais aussi des hiérarchies "objectives" qui ont cours pour un temps dans les "formations sociales" concernées par ces échanges. Ce n'est d'ailleurs pas seulement une question abstraite, car elle a des implications méthodologiques immédiates : la recherche de statistiques auprès d'un informateur ou par consultation de "sources" et autres "banques de données" suppose l'accord préalable sur les termes employés et, par exemple, s'agissant d'édition, la définition de cette unité statistique qu'est le "titre" ou, s'agissant de traduction, la définition de "titre cédé", "titre acquis", etc... Or les exemples présentés semblent présupposer le choix du livre comme vecteur d'idées, à l'exclusion du film, du disque, etc..., ou encore des conférences, rencontres, colloques, mais aussi correspondance et entretien, etc... Dans toute la gamme des activités symboliques et de leurs concrétisations - des plus informelles aux plus matérialisées - certaines font sans doute plus que d'autres l'objet d'échanges internationaux ; en outre, certaines sont plus que d'autres assimilables à des marchan-

38. Th. Adorno/K Popper, De Vienne à Francfort, la querelle allemande des sciences sociales, (1969), Bruxelles 1979, éd. Complexe.

39. E. Cassirer, Essais sur l'homme, trad. de l'anglais par N. Massa, Paris, éd. de Minuit, 1975, (coll. "le sens commun"), p. 103<sup>f</sup>.

disent ; mais plutôt que de s'échiner à retrouver des distinctions objectives ou, pour ainsi dire, de nature, mieux vaut considérer comme foncièrement intéressante, sinon comme fondamentale, la tension entre "produit de consommation" et "bien symbolique", qui travaille de l'intérieur les "idées" en circulation. S'il est tentant d'estimer que leurs concrétisations sous forme de produits marchands relèvent strictement de l'économie, il est pertinent de prendre en compte, y compris au niveau de l'analyse économique, non seulement la spécificité culturelle de ces "marchandises" mais encore la nature sociale de leur production, de leur circulation et de leur réception.

Les économistes constatent un rapport quasi-constant d'une année à l'autre entre titres nouveaux et rééditions. Cette stabilité leur "permet de distinguer trois groupes de pays européens aux caractéristiques différentes" : ceux où la part des nouveautés représente les deux-tiers de l'activité éditoriale (Pays-Bas, Espagne, Grande-Bretagne), ceux où la proportion est équilibrée (France, Italie), enfin la RFA où les titres nouveaux ne constituent que le quart des titres (40). Entre une explication de ces comportements éditoriaux stables par des stratégies définies en termes strictement économiques et une explication qui recourt aux différences d'"esprit national" (la "vertu dormitive" des comparaisons internationales), il y aurait place pour une analyse sociologique qui tienne compte des mobiles économiques et des habitudes

---

40. N. Sedel, "les marchés et la distribution du livre aux Etats-unis et dans les pays européens", *Cahiers de l'économie du livre*, mars 1990, p. 5. - L'auteur note que la "circularité d'éviction" propre à l'Allemagne a pour effet de gonfler le nombre de titres : "L'édition des œuvres complètes de Goethe en Allemagne fournit un bon exemple de ce phénomène de surenchère : chez Artemis-Winkler, il en existe une de 18 volumes ; chez Aufbau-RDA, une de 22 volumes ; la nouvelle édition de Hauser prévoit 26 volumes ; celle de Suhrkamp, 40, alors que DTV a sorti deux rééditions en poche, respectivement de 14 et 18 volumes, on y annonce une nouvelle réédition en 143 volumes". (Source : Aglaïa Hartig, "l'édition et le commerce de livres en RFA", *Cahiers de l'économie du livre*, n° 1, mai 1989).

culturelles ou, largement, des conditions sociales de production et de reproduction de ces différences.

Entreprendre l'analyse sociologique de la circulation internationale des idées supposerait, outre cet intérêt porté tout particulièrement à la tension entre rapports marchands et rapports symboliques, qui caractérise ces échanges, une attention soutenue aux conditions sociales d'émergence et d'évolution de ces transferts, donc aussi à la dimension historique de la circulation des idées. Par exemple, l'enquête devrait intégrer la nouvelle donne européenne après les événements récents dans les "pays de l'Est".

L'interrogation sur les conditions sociales de l'échange devrait se porter tour à tour du côté du champ d'origine et du côté du champ d'accueil. Ce qui a été avancé, en passant, à propos de Weber et Sombart devrait être examiné à la fois plus largement et plus en profondeur. La diffusion des idées d'un auteur, notamment par ses écrits, suppose tout un ensemble de conditions culturelles (matérielles et symboliques) assurant non seulement la possibilité de cette diffusion mais aussi sa "valeur d'échange". Or celle-ci n'est pas indépendante de l'auteur lui-même, du "capital symbolique" qu'il représente et dont l'accumulation s'est faite tout au long d'une histoire qui n'est pas que personnelle : selon qu'il s'agit d'un littéraire ou d'un scientifique, d'un philosophe ou d'un historien, d'un universitaire ou d'un "homme de lettres" ou encore d'un "politique", etc..., les types d'investissement et les modes d'accumulation ont été différents ; selon la trajectoire sociale qui a porté cet auteur et son œuvre, le résultat à un moment déterminé n'a pas la même signification et autorise des attentes variées en termes de gain symbolique comme en nombre d'exemplaires à tirer, donc en termes de bénéfices économiques.

Cependant ce serait se laisser abuser par "l'idéologie de la création" qui, selon Pierre Bourdieu, "est au principe (...) du fonctionnement même du champ de production

et de circulation des biens culturels" (41), que de s'en tenir à l'auteur et d'en faire l'origine, même socialement conditionnée, de la valeur de l'oeuvre. De la même manière ce serait se laisser prendre au piège de "l'idéologie charismatique" que d'accorder une importance exclusive à celui qui apparaît comme l'introducteur d'un auteur étranger dans le champ de réception (par exemple Raymond Aron dans le cas de Max Weber). De même encore, s'agissant de circulation internationale des idées, il ne suffit pas de s'attacher à découvrir quels agents spécialisés peuvent être initiateurs de cette circulation. A chacun de ces trois niveaux d'analyse, l'important est de percevoir le système de relations entre pratiques, pratiquants, oeuvres, instances, institutions, dispositifs, dispositions, etc... mais avant tout de saisir ce qui est en jeu dans les "engagements" qui font le jeu, ici de la production, là de la réception, et de l'un à l'autre celui de la circulation des idées. Autrement dit, le regard est à déplacer de ces objets trop apparents que sont les divers "producteurs" de ce "procès de travail", complexe, vers ce qui les relie entre eux, le procès lui-même. Ou encore, la métaphore cinématographique étant peut-être plus parlante, il s'agit de procéder à la combinaison de "mouvements d'appareils", qui en passant tour à tour des plans larges aux plans moyens et aux gros plans ou vice-versa donne à voir ou, mieux, à saisir dans sa dynamique même la logique de fonctionnement du champ.

Certes la circulation des idées ne saurait se confondre avec la consécration des oeuvres, mais il est possible de lui appliquer ce que Pierre Bourdieu écrivait de celle-ci : *"Le principe de l'efficacité de tous les actes de consécration n'est autre*

*que le champ lui-même, lieu de l'énergie sociale accumulée que les agents et les institutions contribuent à reproduire par les luttes par lesquelles ils essaient de se l'approprier et dans lesquels ils engagent ce qu'ils ont acquis par les luttes antérieures"* (42). Cependant s'il est aisé de se représenter ce que peuvent être champ de production et champ de réception, il semble plus malaisé d'autonomiser un hypothétique champ de circulation, sauf précisément à faire varier la "distance focale" et à jouer de "mises au point" successives qui surprennent tout ce qui pouvant faire interface ou médiation (instances culturelles diverses, traducteurs, lecteurs spécialisés, commentateurs et critiques, rédacteurs, directeurs de collection, etc...) tend à constituer un champ relativement autonome.

Ce qui peut faire la spécificité de la circulation internationale des idées serait donc à découvrir certes dans ce qui, du côté de la production des idées, est exportable (conçu pour être exporté ou apparaissant comme pouvant l'être sans avoir été initialement prévu pour l'exportation) et dans ce qui, du côté de la réception, est importable soit de manière habituelle, soit à la suite de quelque circonstance qui impose un auteur, une oeuvre, une idée au-delà des frontières, mais avant tout dans ce qui rend ces échanges possibles - et qui est analysable de divers points de vue : économique, juridique, organisationnel, technique, etc... -, dans ce qui les oriente et leur donne réalité, les canalise, éventuellement les routinise, ou au contraire ouvre de nouvelles voies, éventuellement aux dépens d'anciennes.

Plutôt qu'une sorte d'entre-deux ce champ de circulation constitue - c'est du moins l'hypothèse ici avancée - un ensemble qui naît des réseaux relationnels propres à chacun des deux types de champ (émission/réception) et se tissant de l'un à l'autre : sécant de l'un et de l'autre, il tend à se développer de façon autonome, non sans effet de retour sur chacun des pôles de la relation.

---

41. P. Bourdieu, "la production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques", Actes de la recherche en sciences sociales, n° 13, février 1977, 3-43, p. 5. - De cette idéologie, Pierre Bourdieu écrivait : "C'est elle en effet qui oriente le regard vers le producteur apparent, peintre, compositeur, écrivain, bref, vers l'"auteur", interdisant de demander ce qui autorise l'auteur, ce qui fait l'autorité dont l'auteur s'autorise". (ibid.).

---

42. Ibid., p. 7.

Selon cette hypothèse et dans l'esprit méthodologique qu'évoquait la métaphore photographique ou cinématographique, l'analyse des agents individuels et collectifs de la circulation internationale des idées serait à développer suivant plusieurs axes d'interrogation. S'agissant, par exemple, des rapports franco-allemands (ou germano-français) en matière de sciences sociales, au cours de la période qui a suivi la seconde guerre mondiale, ils seraient à analyser en se demandant d'abord comment ils se sont réorganisés, à partir de quels réseaux - nouveaux ou antérieurs et réactifs -, quels en furent les initiateurs, les supports ou, mieux, les vecteurs institutionnels ; ensuite quels intérêts spécifiques les uns et les autres intellectuels concernés en France et en Allemagne pouvaient avoir à projeter des programmes de développement concerté de ces échanges ou, plus vraisemblablement, à entreprendre et mener quotidiennement des tâches sans doute à d'autres fins visées que celle de la circulation des idées mais y aboutissant de quelque façon. La question de leur "recrutement social", des compétences implicitement requises - compétence linguistique et compétence scientifique -, la question surtout des enjeux perçus comme valant la peine d'entrer en lice, sont de celles qui permettraient la "reconstruction" de ce milieu des rédacteurs, traducteurs, lecteurs de maison d'édition, correspondants, critiques et commentateurs, chercheurs et professeurs, conférenciers et autres intellectuels, diffuseurs, distributeurs et éditeurs. A ce niveau de l'analyse et à celui des activités que mènent ces diverses catégories d'agents, la nature sociale du travail est patente, aussi est-ce en termes de division sociale du travail qu'il conviendrait d'entreprendre ce double examen débouchant sur l'analyse des luttes symboliques où volens nolens chaque agent s'engage.

A titre d'exemple, la commission de la Direction du Livre chargée d'examiner les demandes d'"extraduction" en littérature et sciences humaines est composée de représentants des éditeurs, des traducteurs, des critiques, du Centre national des lettres, des Affaires extérieures, de l'Education

Nationale. Il n'est pas insensé de penser que cette composition actuelle est le produit de luttes symboliques entre divers corps ou groupes et organisations, pour y participer et y être représenté avec poids : trois représentants des éditeurs, mais un seul représentant pour chacune des autres catégories. De même il n'est pas interdit de penser que le projet de rapprochement entre les instances de propositions et de décisions que sont les commissions du C.N.L. (organisées par domaines) et celles de la D.L. n'a pas que des justifications techniques.

Outre l'étude de l'organisation des activités complémentaires ou concurrentes, de leurs hiérarchies manifestes ou implicites, des enchaînements d'opérations qui constituent le "procès de travail" de circulation internationale des idées, l'analyse des représentations qui ont cours chez les "producteurs" de cette circulation - qu'ils soient "grands commis de l'Etat" ou tâcherons intellectuels - devrait permettre de connaître les interprétations en usage sur la circulation des biens culturels et l'incidence éventuelle de celles-ci sur le système de croyances à cet égard.

Un seul exemple ne saurait suffire mais il a valeur typique du commentaire cultivé que peut fournir et a effectivement donné un interlocuteur bien informé : dans l'échange inégal, entre pays européens, des titres cédés et des titres acquis on retrouve, assure-t-il, les rapports de domination ; c'est ainsi que la France traduit beaucoup d'anglais, l'Angleterre peu de français, tandis que l'Italie et l'Espagne traduisent beaucoup de français, la France peu d'italien et d'espagnol.

Quelle que soit la vérité ou la pertinence du propos, l'important serait sans doute de pouvoir rapporter ce commentaire à d'autres du même ordre afin de reconstituer, si possible, l'ensemble des prises de position typiques à ce sujet, lui-même rapporté à l'espace structuré des positions qui constituent le champ. Cependant il est intéressant d'observer que cet énoncé d'un interviewé peut être analysé comme une



manière parmi d'autres possibles de poser le problème de la circulation des idées, saisie à partir des traductions (flux de titres cédés et de titres acquis). Ainsi entendu, cet extrait d'entretien permet d'attirer l'attention sur une voie de recherche qui consisterait à repérer systématiquement les types d'énoncés de problèmes relatifs à la circulation internationale des idées, à tenter de découvrir dans ces énonciations les traces des pratiques institutionnelles à travers lesquelles les échanges culturels internationaux ont été problématisés.

De même que pour comprendre les modalités de transfert d'une oeuvre, il importe de retracer les lignes de configuration de l'espace d'argumentation où se définissent, le plus souvent en s'opposant, des points de vue sur un auteur et sur ses écrits, sur sa manière originale ou non de traiter les problèmes de son époque et d'abord de les énoncer, et éventuellement de répondre encore aux problèmes actuels, de même pour comprendre plus largement comment s'opère la circulation internationale des idées il importe de suivre dans leurs trajectoires croisées ou convergentes les problématisations qui, pour un temps, imposent des objets de pensée (43).

---

43. Sur le concept de "problématisation", Cf.

M. Foucault, "Le souci de vérité", propos recueillis par F. Ewald, Magazine littéraire, n° 207, mai 1984, 18-23.